Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 40

Artikel: Watteau dans les champs
Autor: Riat, Georges
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-254094

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le Yacht du Sultan

(Fin)

Construit sur les chantiers d'Elswick, près de Newcastle, comme nous l'avons déjà dit, il mesure 91 mètres de longueur totale et 8 m. 40 de largeur au milieu. Sa hauteur, ou, pour nous servir d'une expression moins banale et plus précise, son creux sur quille atteint 4 m. 75; enfin, le tirant d'eau moyen est de 3 m. 10.

Le yacht d'Abdul-Hamid, entièrement en acier quant à sa coque et sa membrure, déplace 850 tonnes. Muni de deux hélices qu'actionnent deux machines à triple expansion d'une puissance de 2500 chevaux indiqués, il a été pourvu de tous les appareils de manœuvre les plus perfectionnés; ceux-ci, du reste, sont commandés par un dynamo électrique, qui fournit en même temps le courant nécessaire à l'éclairage de toutes les parties du bâtiment.

Lancé en décembre dernier, l'*Erthogroal* a commencé sa série réglementaire d'essais le 19 avril 1904. Grâce à sa parfaite stabilité, à ses lignes savamment étudiées et à l'excellence de sa machinerie, il a pu soutenir, voir dépasser un peu, la vitesse, exceptionnelle pour un navire de son tonnage, de 23 milles à l'heure.

Et, comme il convient de marquer toujours, par quelque appareil guerrier, la différence qui doit exister entre un yacht impérial et un ordinaire bateau de plaisance, six canons Hotchkiss, à tir rapide, allongent leurs museaux d'acier poli, à l'avant et à l'arrière, au-dessus des plats-bords, enjolivés d'ornements sculptés, du palais flottant d'Abdul-Hamid.

Edouard BONNAFFE.

Trois Beautés Japonaises

Watteau dans les champs

Pendant ses vacances d'étudiant, au Lomont, Jean Loriot étonnait les gens de la ferme par son ardeur à faire des promenades matinales. Sur le coup de cinq heures, souvent, on l'entendait traverser la cour, détacher le chien Rustaud, et se diriger vers le Bois-Juré. Il y gagnait l'ivresse de musarder, parmi les fraîcheurs de l'aurore.

Musarder... mot vulgaire, jolie chose. C'est flâner à l'aventure, sans rime ni raison, écarquiller les yeux à la lumière, ou les fermer sur un rêve, écouter l'harmonie des campaines, du ruisseau jasant, du vent qui chantonne dans les arbres, ou allonger sur l'herbe une paresse qui enlise dans le néant, au milieu de la vie.

Donc, un matin d'octobre, Loriot musardait aux Prés-de-Vaux, sur la lisière de la hêtraie, quand un hennissement de cheval, des bruits de voix, un tapage inaccoutumé attirèrent son attention vers le chemin. Au bout du champ stationnait une voiture, tablier et capote relevés.

« Eh bien! pensa-t-il, voilà qui n'est pas ordinaire! qu'est-ce que ce panier fait par ici, à cette heure dans la campagne? »

Son étonnement fut à son comble, quand, s'étant avancé, il vit un berger et une bergère Watteau. La jeune femme avait une figure ovale, toute menue et rose. Son corsage bleu pâle, fortement échancré à l'encolure, et sa robe crème, bordée de galons mauves, composaient une synchromie tendre, qui contrastait avec le costume plus crû de son compagnon : béret carmin sur l'oreille, veston et culotte azur, bas blancs, et souliers mordorés, enrubannés de rouge.

Sentant le frais, la bergère prit dans la voiture une mante brune, relevée de fleurs, et une fanchon de dentelle où son minois disparut. Puis, pour se réchauffer, pinçant sa jupe sur la hanche droite, elle esquissa un pas de menuet ; le berger lui fit vis-à-vis ; et tous deux, en riant, se dandinèrent.

« Singulière façon de battre la semelle! » se dit Loriot, s'approchant, sans qu'on l'aperçût, derrière la haie.

Arrivé à une vingtaine de mètres, il ne fut pas peu surpris de reconnaître son ancien camarade de lycée, le docteur Maurice Thouveret, de Lavaux, marié à une Parisienne depuis peu.

— Ah ! çà ! vous vous croyez donc en carnaval ! cria-t-il soudain au couple interdit. Qu'est-ce que cette plaisanterie-là ?

— Tiens ! c'est toi ! quelle rencontre ! — D'abord, il faut que je te présente ma femme..., et que je te présente : Jean Loriot, songe-creux, poète et étudiant...

— Madame... Oui, mais tout ça ne m'explique pas que vous soyez ici en cet équipage !

Le médecin lui apprit qu'ils avaient été invités à un bal costumé chez de bons amis, en villégiature à Vaufrey : on les avait retenus jusqu'au matin. Les chemins étaient si mauvais qu'une roue s'était déboîtée ; et leur domestique, Joseph, était allé chercher un ouvrier à Rocourt, pour la remettre d'aplomb.

Le charron arriva pendant ces explications, et avertit qu'il en avait pour une bonne demi-heure de travail.

Alors les trois amis, pour se dégourdir les jambes, s'en furent se promener, dans la tiédeur du soleil, monté au-dessus de Roche-d'Or.

* * *

Les fraîcheurs de la nuit avaient lustré les herbages, qui reluisaient à la lumière, et l'arome des ronces bleues, des genévriers et des sapins s'exhalait sous la chaleur naissante. Ravie devant cette nature qu'elle contemplait pour la première fois, la bergère avançait à petits pas, timide, fort occupée à retrousser sa robe, ou à cueillir aux buissons les prunelles bleutées, le troëne noir, les « poirottes » de l'aubépine, et les fusains chargés de barrettes roses.

Jean, sur un murger, jouissait de ce spectacle gracieux, songeant aux tableaux du Louvre, où la fantaisie de Watteau, de Pater et de Lancret imagina des scènes charmantes, qu'un hasard faisait revivre là, devant lui, en pleins champs. Les campaines, qui commençaient à carillonner leurs notes gaies dans la pâture, augmentaient encore la poésie de cette heure exquise.

Soudain, à quelque cent mètres, sur le chemin, un bruit de voix monta, et Joseph vint avertir qu'une troupe de gamins s'avançaient, des bergers, sans doute, attirés par les coups de marteau du charron. Pour ne point être surpris en ce costume, ils se hâtèrent vers la voiture prête à point, et le domestique enleva Bichette, qui fila.

Au tournant, les gamins apparurent. Dans un éclair, ils aperçurent des personnages étranges, costumés comme en carnaval et comme au mardi gras ; d'instinct, avec un vacarme de cris et de quolibets, ils poursuivirent le panier, secouant les ressorts, bombardant de cailloux la capote, affolant le cheval.

La route était zigzaguée d'ornières. Les roues plongeaient dans la boue, puis émergeaient sur des rocs ; le train de devant piquait à gauche, à droite, et un malheur paraissait inévitable, quand une montée opportune se présenta. Les cris ayant cessé, Bichette s'arrêta d'elle-même.

Il était temps. Le docteur et Jean transportèrent sur l'herbe la jeune femme évanouie, qui reprit ses sens après avoir respiré du soleil.

— Merci, murmura-t-elle. J'ai cru que j'allais mourir ! Ce sont donc des sauvages, les enfants de ce pays-ci... Je me souviendrai longtemps de ce retour de bal !

— Il eût mieux valu ne pas s'enfuir, dit Loriot. Les bergers nous auraient vus à leur suffisance. Je ne sais pas ce qu'ils se sont imaginés. C'est une méprise.

— Enfin, tout est bien qui finit bien. Mais voyez donc Joseph devant sa voiture !

Ils éclatèrent de rire : le domestique, bras ballants, consterné, contemplait la capote tâchée de boue, les fêlures des cercles, les garde-crotte et les marchepieds déjetés et tordus :

— Allons ! console-toi, fit le docteur. Le panier était vieux ; tu en auras un neuf, cet hiver.

— Et maintenant, s'écria Jean, je vous garde. A quelque chose malheur est bon. Faits comme vous êtes, vous ne pouvez pas rentrer de jour, à Lavaux. Qu'est-ce qu'on dirait ?

— Vous êtes bien aimable, mais nous avons peur de vous déranger...

— Il n'y a pas de dérangement. Ma cousine, Lucette, est au Lomont, depuis huit jours ; elle sera bien contente de faire votre connaissance.

— C'est égal, conclut le docteur, voilà une aventure qui peut compter ! Cette nuit, l'amusette de Trianon et du village suisse ; ce matin, le chambardement de la Révolution ; toute une fin de siècle, en quelques heures. Tu as raison : nous pouvons nous reposer !. .

Georges RIAT.

MENUS PROPOS

Ganache et Ganache !

Napoléon Ier, mécontent d'une dépêche qu'il recevait de Vienne, dit à l'impératrice Marie-Louise :

— Décidément, votre père est une ganache !

Marie-Louise, qui ne connaissait pas le mot, en demanda l'explication. On lui répondit prudemment :

— Ganache veut dire homme habile, sage, loyal, de bon conseil.

Quelque temps après, comme, en l'absence de l'empereur, elle présidait le Conseil d'Etat, il y eut un point de discussion où manqua l'accord. Cambacérès était là, muet. L'impératrice l'interpelle et lui dit :

— Allons, monsieur le duc, c'est à vous de mettre ces messieurs d'accord, car, de l'aveu de tout le monde, vous êtes une des plus grandes ganaches de l'empire !

Une belle avenue

La plus grande avenue du monde, c'est au Japon qu'il faut l'aller chercher.

Dans l'empire du Soleil-Levant, entre les villes de Namada, et de Nikko, s'étend une route parfaitement droite, qui n'a pas moins de 82 kilomètres d'une extrémité à l'autre : un joli bout de chemin, comme l'on voit.

Cette avenue, de 8 mètres de large, est bordée tout du long par des cryptomerias, un arbre magnifique de la famille des cyprès, dont les branches supérieures atteignent la hauteur de 40 à 45 mètres et dont le tronc mesure 4 ou 5 mètres de circonférence.

Leurs rameaux inclinés vers la terre et leur feuillage, touffu, en forme de fer de lance, répandent une ombre bienfaisante sur cette immense allée, une des curiosités du pays de Mme Chrysanthème.